

pour l'exemplaire du *Tourisme Compiégnois* qu'il a fait remettre à la Société Historique.

Monseigneur Douais nous annonce qu'il a entre les mains toute la correspondance de l'évêque de Marseille, plus tard évêque de Beauvais. Toussaint de Forbin-Janson. Cette correspondance comprend 12 volumes, dont l'un est tout entier consacré aux lettres relatives à la Pologne. C'est ce volume qui permet au prélat de nous décrire, sur documents authentiques, la part prépondérante prise par Forbin-Janson à l'élection de Jean Sobieski au trône du malheureux pays aujourd'hui morcelé.

Depuis 1573, la Pologne n'avait plus que des rois électifs. Son dernier roi, Michel Koributh, était mort le 10 novembre 1673. Etant donnée la rivalité de la France et de l'Autriche, l'élection de son successeur préoccupa grandement la cour de Louis XIV. Monseigneur de Forbin-Janson s'était signalé par le tact et la prudence avec lesquels il travailla à la réconciliation du grand duc de Toscane avec sa femme. C'est lui que le roi de France résolut d'envoyer comme ambassadeur à Varsovie.

Le 3 mars 1674, on tient conseil à ce sujet. Le 4 mars, la décision est prise. Il faut se hâter. La diète relative à l'élection du roi de Pologne peut être convoquée à bref délai. Janson fait ses préparatifs et commande ses provisions; une grosse somme d'argent lui est donnée.

Le 31 mars tout est prêt. Le départ est fixé au 2 avril. Le 3 l'ambassadeur est à Amiens, le 4 à Abbeville, le 6 à Montreuil, le 7 à Calais, le 8 il s'embarque, passe devant la Zélande, le Texel, arrive à Hambourg le 17, visite la ville qu'il quitte le 18. Stettin le salue de six coups de canon. De Dantzig où il s'arrête le 30 avril, il ne met que huit jours pour se rendre à Varsovie. Son voyage lui a demandé 36 jours seulement.

Sa mission est de faire élire un prince ami de la France, Louis XIV ne s'oppose pas à l'élection du prince de Condé, le héros de Chantilly; mais son candidat préféré est Philippe de Neubourg, le fils du vieux duc de ce nom. A tout prix, il faut écarter

Charles de Lorraine. C'est l'ennemi personnel de Louis XIV.

Janson nous rend compte de ses négociations jour par jour. Il multiplie ses visites au grand Maréchal de la Cour, Jean Sobieski, qui avait épousé une française, Marie d'Arquien. Condé ne leur agréé pas. Il est vieux. Neubourg est trop jeune, il n'a que quatorze ans. Encore faudrait-il le décider à épouser la veuve du roi Koributh, l'autrichienne Eléonore. L'ambassadeur souscrit à cette combinaison. Eléonore refuse. Avis en est aussitôt donné en France. On est au 19 mai. C'est le 20 que s'ouvre la diète. Si l'élection n'est favorable ni à Condé, ni à Neubourg, observe la grande Maréchale, pourquoi se refuserait-on à élire mon mari. Cette idée fit surgir plus d'une objection. Le grand Maréchal, disait-on, n'a pas de fortune. Avec lui la guerre contre les Turcs ne finira jamais. La femme du grand Maréchal est d'une origine qui ne plaît guère. Janson venait d'acheter un somptueux carrosse à Dantzig. Il se rend en grand équipage auprès de tous les dignitaires, leur expose le danger de la situation et leur fait voir quelle paix et quelle tranquillité s'assurera la Pologne en élisant un roi tel que Sobieski, le héros naguère acclamé par la nation pour sa belle victoire de Chocim. L'Autriche ne désespérait pas encore de l'emporter en recourant aux moyens ordinaires de séduction, mais ce fut en vain. Bientôt de tous les candidats, Sobieski émergea seul.

Le dimanche 20 mai on l'acclame, mais les Lithuaniens se retirent mécontents. Sobieski se refuse à accepter la couronne. Il lui faut l'adhésion de toute la Pologne, sinon l'élection ne lui semble pas valide. La proclamation est renvoyée au lundi 21. Ce jour-là l'adhésion est complète. Sobieski seul n'adhère pas. Janson finit par vaincre sa résistance et la Pologne eut un roi.

Louis XIV fit savoir à son ambassadeur la satisfaction qu'il en éprouvait. Sobieski demanda le chapeau de cardinal pour l'habile diplomate. L'Autriche y fit opposition pendant dix-sept ans.

Elle ne pardonnait pas à Janson d'avoir déjoué sa tactique.

Cette magistrale étude a valu à Monseigneur Douais de chauds applaudissements. D'un style très élevé, quoique sobre et sans apprêt, elle n'en a que mieux captivé l'auditoire. M. de Bonnault s'en fait l'interprète et remercie le prélat en l'assurant que mieux que ses paroles le nombre inusité de nos confrères témoigne de l'intérêt qui s'attache à ses savants travaux.

Monseigneur l'Evêque a donné quelques explications complémentaires sur la carrière de Forbin-Janson. C'est M. de Pomponne qui a fait valoir ses talents auprès du roi. Janson fut, en 1679, nommé évêque de Beauvais, afin de rester dans l'orbite de Versailles. Le chapeau de Cardinal lui fut enfin donné le 25 février 1690. Louis XIV et Madame de Maintenon en eurent une grande reconnaissance envers le pape. C'est même à cette occasion que le grand roi fit rapporter les quatre articles de 1682.

Monseigneur Douais nous a promis de nous entretenir de cette question une autre fois. Nous y comptons.

Le sujet qu'aborde ensuite M. le Comte Jacques de Bréda sort un peu du domaine de l'histoire, bien qu'il y confine par quelque endroit. Un romancier en vogue, M. Maurice Montégut, n'a-t-il pas eu l'idée d'écrire un roman pseudo-historique, *le Roi sans Trône*, en lui donnant Compiègne pour théâtre et Louis XVII pour héros. Le rendez-vous de ses personnages est à la « Cloche d'Or ». Vous devinez qu'il s'agit de l'Hôtel de la Cloche. Le chevalier de Grand-Lys, c'est le fils de Louis XVI, évadé du Temple. Il vient à Compiègne, non pas en prétendant, mais envoyé d'Italie par Pauline Borghèse, dont il s'est épris, pour se présenter à l'Impératrice Joséphine et obtenir par elle un brevet de lieutenant au régiment de la Tour d'Auvergne. Plus tard, il dévoilera son origine, si Napoléon n'a pas d'héritier. C'est de haute fantaisie. Ce pourrait être plus invraisemblable.